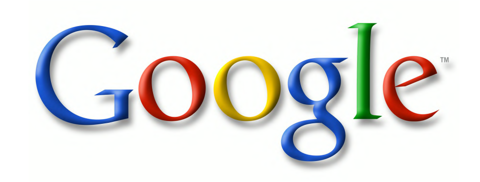
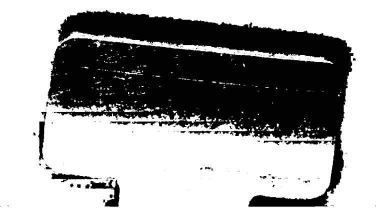



UC-NRLF
$B 259 446


LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF
CALIFORNIA



JACQUES NORMAND

LA

OUCEUR DE CROIRE

PIÈCE EN TROIS ACTES, EN VERS



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
3, RUE AUBER, 3

1899

Prix : 3 francs

LA DOUCEUR DE CROIRE

PIÈCE EN TROIS ACTES, EN VERS

Représentée pour la première fois à Paris, sur le THÉATRE FRANÇAIS
le 8 juillet 1899.

DU MÊME AUTEUR

THÉATRE

LE TROISIÈME LARRON, comédie en un acte, en vers (Odéon) . . . . 1 vol.
LES PETITS CADEAUX, comédie en un acte, en prose (Gymnase) . . . . 1 —
BLACKSON PÈRE ET FILLE, comédie en quatre actes, (Odéon), en collaboration avec Arthur Delavigne . . . . . 1 —
LES PETITES MARMITES, comédie en trois actes (Gymnase), même collaboration . . . . 1 —
L'AURÉOLE, comédie en un acte, en vers (Vaudeville) . . 1 —
MUSOTTE, pièce en trois actes, en collaboration avec Guy de Maupassant (Gymnase) . . . . 1 —
LES VIEUX AMIS, comédie en trois actes, en vers (Odéon). 1 —
VOILA MONSIEUR! comédie en un acte, en prose, en collaboration avec Arthur Delavigne . . . . 1 —
L'AMIRAL, comédie en deux actes, en vers (Comédie-Française) . . . . 1 —

POÉSIES

TABLETTES D'UN MOBILE . . . . 1 —
A TIRE-D'AILE . . . . 1 —
PARAVENTS ET TRÉTEAUX . . . . 1 —
LES MOINEAUX FRANCS . . . . 1 —
LA MUSE QUI TROTTE . . . . 1 —
SOLEILS D'HIVER, notes d'un Parisien en Provence . . . 1 —

OUVRAGES EN PROSE

LE MONDE OU NOUS SOMMES, nouvelles . . . . 1 —
LA MADONE, roman parisien . . . . 1 —
CONTES A MADAME . . . . 1 —

AIOL, chanson de geste du XIIIe siècle, publiée en collaboration avec M. G. Raynaud. (Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres) . . . . 1 —

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 15596-7-99. — (Encre Lorilleux).

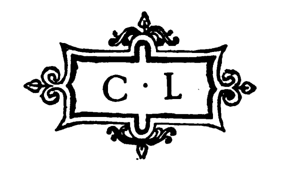
Normand, Jacques Clary Jean

LA
DOUCEUR DE CROIRE

PIÈCE EN TROIS ACTES, EN VERS

PAR

JACQUES NORMAND



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
3, RUE AUBER, 3

1899

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 15396-7-99. — (Encre Lorilleux)

A LOUIS LELOIR

Qui mit cette pièce en scène avec un goût si sûr;

AUX EXCELLENTS ARTISTES

Qui l'interprétèrent avec tant de talent et tant de zèle;

Très sympathique souvenir.

J. N.

PERSONNAGES

MAITRE ANDRÉ.	MM.	Paul Mounet.
OLIVIER		Leitner.
PREMIER BOURGEOIS		Hamel.
UN PÈLERIN.		Villain.
UN MENDIANT.		Falconnier.
ÉTIENNE		Dehelly.
SIMON.		Louis Delaunay.
DEUXIÈME ÉTUDIANT		Esquier.
DEUXIÈME BOURGEOIS . . .		Barral.
PREMIER ÉTUDIANT		Ravet.
ÉLISABETH.	Mmes	Lara.
PREMIÈRE JEUNE FILLE . .		Frémeaux.
JEANNE.		Moreno.
BERTHA.		Lecomte.
MYRTHA		Jane Henriot.
DEUXIÈME JEUNE FILLE . .		Faylis.

Bourgeois, Étudiants, Paysans, Pèlerins,
Mendiants, Jeunes Filles.

La scène dans une Hongrie vague, fin du xve siècle.

Entr'actes très courts.

Musique de scène de M. Laurent Léon, chef de musique de la Comédie-Française.

LA DOUCEUR DE CROIRE

ACTE PREMIER

Le cabinet d'étude de maître André. Grande cheminée à gauche, bibliothèques, fenêtre à vitraux. Porte au fond, donnant sur la rue. Porte à droite. Il fait petit jour.

SCÈNE PREMIÈRE

MAITRE ANDRÉ, endormi dans un grand fauteuil, près de sa table de travail, à gauche ; ÉLISABETH entre par la droite doucement, va à lui.

ÉLISABETH.

Il dort... Il a veillé toute la nuit, sans trêve...
Et le pâle matin, en frappant au vitrail,
Le trouve, comme hier, penché sur le travail
Où depuis si longtemps l'emprisonne son rêve.

Après avoir éteint la lampe, regardant sur la table.

Oui, le voilà, ce manuscrit mystérieux,
D'une écriture ancienne, informe et mal tracée,
Ce frêle manuscrit où toute sa pensée
Depuis deux ans bientôt s'attache avec ses yeux.
En ces minces feuillets, en ces pages jaunies
Ne se lisant qu'au prix de peines infinies
Quel trésor se dérobe, encore inexploré ?
Bientôt, — car il me l'a promis, — je le saurai.

SCÈNE II

LES MÊMES, plus OLIVIER, jeune poète, et SIMON, peintre verrier, plus âgé, tous deux voisins. Ils entrent discrètement par la porte du fond.

OLIVIER.

Demoiselle Lisbeth ! on peut entrer ?

ÉLISABETH.

Sans doute !

Montrant son père.

Mais silence !... Voyez, il dort !

SIMON, à mi-voix, respectueusement.

Il a veillé

Cette nuit ?

OLIVIER, de même, regardant Maître André endormi.

Oui, toujours, et toujours travaillé !
O Maître ! comme à tous tu sais montrer la route
Du grand, du fier labeur qui n'a jamais faibli
Et console de vivre en prodiguant l'oubli !

Ils entourent le vieillard endormi et le regardent.

SIMON.

Que son front de génie, où naissent les pensées,
Est lourd... Quelle pâleur laissèrent sur son teint
Les nuits, les longues nuits si vaillamment passées !...

ÉLISABETH, lui effleurant le front d'un baiser.

O père bien-aimé !

Après un silence, se dirigeant vers la haute cheminée et y ranimant le feu.

Le feu s'est presque éteint...
Ces premiers jours d'octobre ont des fraîcheurs glacées...

OLIVIER, *à genoux, l'aidant.*

Ma Lisbeth !

On entend au loin un carillon joyeux de cloches.

SIMON.

Écoutez les cloches cadencées
Qui, vibrant aussitôt que le soleil a lui,
Commencent à chanter la fête d'aujourd'hui.

OLIVIER.

Oui, la fête, Lisbeth ! Et vous n'êtes pas prête !

ÉLISABETH, *quittant la cheminée, gaiement.*

Et Simon le verrier, Olivier le poète
Viennent, en bons voisins, me dire : dépêchez !

SIMON, *allant à la porte au fond et l'ouvrant.*

Oui ! hâtez-vous ! La ville est déjà tout en joie...
De palmes et de fleurs les chemins sont jonchés...

OLIVIER.

Vite, vos beaux atours, votre robe de soie,
Demoiselle Lisbeth ! Et venez avec nous
Rendre hommage à la bonne Sainte, à deux genoux.

ÉLISABETH.

Un seul moment... J'attends que mon père s'éveille
Et je vais...

SIMON.

Hâtez-vous ! Sous la clarté vermeille
D'un matin de cristal, la fête est sans pareille !

Un groupe de pèlerins passe dans la rue, venant de droite.

OLIVIER.

Et regardez... Voici que passent par ici,
Traînant péniblement leurs marches incertaines,
Les pèlerins venus des provinces lointaines.

SIMON.

La bonne Sainte a droit d'être honorée ainsi!

A Olivier.

Viens, ami!

OLIVIER.

Je te suis...

SIMON, saluant et s'éloignant.

Demoiselle...

ÉLISABETH.

Merci,
Voisin, à tout à l'heure.

Il sort. Olivier fait un pas comme pour le suivre, puis revient. — Carillon de cloches.

OLIVIER.

O Lisbeth! ô ma mie!
Je ne puis vous quitter si vite, moi... Vos yeux
Me retiennent, vos yeux purs et délicieux,
Vos yeux, double rayon de jeunesse et de vie!
Et vos cheveux aussi me tiennent, voyez-vous,
Comme de fins liens d'amour, souples et doux,
Qui m'enlacent le cœur... Et votre clair sourire...
Et votre fraîche main... Tout me charme, m'attire...
Et votre voix aussi, ma Lisbeth, votre voix...
Et je voudrais rester, et vous dire cent fois
Mille fois, plus encore, enfin, que je vous aime!

ÉLISABETH.

O mon cher Olivier! Quand je vous vois, de même
Mon cœur tremble... et je rêve au jour tant souhaité
Où nous nous aimerons en toute liberté!

OLIVIER.

Cette union rêvée est encore lointaine
Hélas! En ce travail obstiné qui l'enchaîne
Le maître nous oublie... Et nous sommes pour lui
Bien peu... Deux oiselets à l'ombre d'un grand chêne!

ÉLISABETH.

Courage, patience, Olivier! aujourd'hui
Cet éternel travail touche à sa fin... Mon père
Me l'a dit... Et bientôt nous le verrons, j'espère,
Sourire avec tendresse à nos pauvres amours...

OLIVIER.

Dieu vous entende! Allons, à bientôt...

ÉLISABETH.

A toujours!

Olivier sort.

SCÈNE III

ÉLISABETH, MAITRE ANDRÉ

MAITRE ANDRÉ, toujours endormi, rêvant, d'une voix sombre et ardente.

Enfin!

ÉLISABETH, qui était restée au fond à la porte, se retournant.

Il parle?

Redescendant et le regardant.

Il rêve!...

MAITRE ANDRÉ, de même.

Enfin, l'heure est venue
L'heure de la vengeance... Ah! comme je te hais
Hilda, cruelle Hilda!

ÉLISABETH.

Quelle angoisse inconnue
L'oppresse?... Que dit-il?

MAITRE ANDRÉ, de même.

Sois maudite à jamais!

ÉLISABETH, effrayée, à voix basse.

Il blasphème le nom d'Hilda, la grande Sainte
Que l'on fête aujourd'hui, la vierge au cœur sans crainte
Qui, lorsque l'étranger nous avait envahis,
Jadis par un miracle a sauvé le pays!

MAITRE ANDRÉ, toujours en rêve.

Oui! maudite!...

ÉLISABETH.

La fièvre a troublé sa pensée...

Allant à lui doucement.

Père... cher père...

MAITRE ANDRÉ, se réveillant en sursaut et jetant les mains sur le manuscrit.

Arrière!... arrière! Laissez-moi!...
Non, jamais, moi vivant...

Se calmant, reprenant ses esprits.

Ah! ma Lisbeth, c'est toi,
Mon enfant... je craignais... une crainte insensée...

Touchant le manuscrit.

Non!... il est toujours là... ma vengeance avec lui!

ÉLISABETH.

De grâce, calmez-vous!...

MAITRE ANDRÉ.

Me calmer? aujourd'hui?
Lorsque la vérité va sortir de mes lèvres?
Lorsqu'après tant de nuits de fatigue et de fièvres
Je tiens, — ô sombre espoir! ô bonheur surhumain! —
La vengeance prochaine et sûre, dans ma main?

ÉLISABETH.

Vous venger, dites-vous? D'où ce désir farouche
Vous vient-il? Vous, si bon, mon père! Vous que touche
Dès que vous la frôlez, la souffrance d'autrui,
Vous que nul n'implora sans trouver un appui,
Pourquoi, pourquoi ces mots cruels en votre bouche?

MAITRE ANDRÉ, doucement la faisant asseoir.

Écoute, il en est temps, et je te l'ai promis.
Jadis, ce triste cœur où la douleur a mis
Les désillusions et les dégoûts du monde,
Ce triste cœur aima de tendresse profonde
Une femme... non pas! Un ange au front vermeil...
Et son amour était à mon amour pareil...

Rêveur et attendri.

O souvenirs lointains dont mon âme endormie
S'éveille... ô ma jeunesse! ô ma Jeanne! ô ma mie!

ÉLISABETH.

Jeanne! le nom chéri de ma mère! Pourquoi
Le mêler à ces cris de vengeance et de haine?

MAITRE ANDRÉ.

Écoute... Après deux ans d'une union sereine
L'enfant tant souhaité naissait... Et c'était toi,

Ma Lisbeth... Et le ciel semblait s'ouvrir pour moi...
Lorsque trop vite, hélas!...

Il s'interrompt avec un grand soupir.

ÉLISABETH.

Pauvre mère...

MAITRE ANDRÉ.

Ravie
A ma tendresse, en quelques jours... C'était ma vie
La moitié de moi-même, enfin, qui s'en allait...

Rêveur et accablé.

Jeanne!

ÉLISABETH, rêveuse aussi, d'une voix basse.

Elle avait voulu, dans sa piété grande,
Au donjon de la Sainte apporter une offrande...
Elle était faible encore... Un vent d'hiver soufflait...
Elle rentra glacée, et bientôt... Sombre histoire
Qui pleure comme un glas au fond de ma mémoire...
Vous me l'avez contée, ô père, bien souvent!

MAITRE ANDRÉ.

Oui, tu les sais, ces tristes choses, mon enfant.
Mais je ne t'ai pas dit, — à quoi bon te le dire
Et troubler ton repos par cet étrange aveu? —

S'animant, la voix de plus en plus basse.

Non! je ne t'ai pas dit que ma pauvre âme en feu
Souffre, depuis ce temps, un incessant martyre;
Et que, depuis la mort de celle que j'aimais,
Cette Hilda, cette sainte implacable et hautaine,
Autant qu'on peut haïr, entends-tu, je la hais...
Et l'enfer est moins noir que profonde ma haine!

ÉLISABETH.

Père, qu'ai-je entendu? Vous, la haïr!

MAITRE ANDRÉ.

Oui, moi!
Jusqu'à ce jour fatal où ma Jeanne adorée
Me fut prise, j'avais une complète foi
En sainte Hilda, la vierge noble et vénérée.
Quand ta mère me dit : « O mon ami ! Je veux,
Pour la remercier d'avoir comblé nos vœux,
Aller me prosterner aux genoux de la Sainte... »
Je m'écriai d'abord : « Oh! non! reste... j'ai crainte...
Il fait sombre... il fait froid... » Elle me regarda
Avec ses yeux chéris où son âme était peinte,
Et, doucement : « Ami, la bonne sainte Hilda.
Que nous aimons tous deux de tendresse si vive,
Voudra-t-elle jamais qu'un dommage m'arrive
Quand je vais l'adorer en toute piété?
— Tu dis vrai, fis-je alors, la Sainte nous protège...
Je te confie à sa tendresse, à sa bonté...
Va!... » Je la vis par cette porte, dans la neige,
Sortir, avec son doux sourire épanoui...

Un silence, avec accablement.

Morte trois jours après...

Avec rage.

La Sainte avait trahi!

ÉLISABETH, indignée.

Oh! Père!

MAITRE ANDRÉ.

Eh! oui, trahi, l'infâme!

ÉLISABETH.

Quel blasphème!
Trahir? Elle? Et pourquoi?

MAITRE ANDRÉ, à lui-même, d'une voix mystérieuse, l'air égaré.

Parce qu'elle sentait
Que je lui préférais Jeanne, que Jeanne était

Tout pour moi, tout!... Ma vie et mon âme elle-même!
Alors... (Oh! j'ai sondé l'effroyable problème
Et la clarté s'est faite, entière, en mon esprit)
La Sainte délaissée haineusement me prit
Pour me punir... pour se venger... me prit l'épouse...
Que j'adorais, au point qu'elle en était jalouse...

Très bas, avec l'obsession d'une idée fixe.

Jalouse de ma mie... elle l'était, vois-tu,
La Sainte, dans le ciel!

ÉLISABETH.

Père! un vent de folie
Soufflait en ce moment sur votre âme affaiblie
Par la douleur, ainsi que sur l'arbre abattu
Souffle le vent d'orage...

MAITRE ANDRÉ

Enfant, qui peut connaître
Où commence, où finit la raison dans un être?

Rêveur.

Fou? non pas!

S'animant.

En tout cas, logique! car dès lors
Au milieu des travaux savants, des durs efforts
Auxquels je dois ma gloire aussi vaine que brève,
Je n'ai visé qu'un but, je n'ai rêvé qu'un rêve,
— Impérieux désir dont tremble tout mon corps —
Me venger!

ÉLISABETH.

Et comment vous venger d'une Sainte
Qui, depuis si longtemps, repose en son tombeau?
D'un être disparu, d'une existence éteinte
Par le souffle des ans comme un pâle flambeau?

Vous venger d'une morte, enfin, que la Hongrie
Associe au triomphe heureux de la patrie,
Et dont le noble nom s'est immortalisé?...
Rêve irréalisable!

MAITRE ANDRÉ.

Il est réalisé!

ÉLISABETH.

Que dites-vous?

MAITRE ANDRÉ, *d'une voix mystérieuse.*

Tu sais qu'une ancienne chronique
Parle d'un manuscrit, d'un manuscrit unique,
Manuscrit introuvable où la Sainte inscrivait
Les hauts faits accomplis et ceux qu'elle rêvait...

ÉLISABETH, *montrant le manuscrit sur la table.*

Eh quoi! serait-ce donc?

MAITRE ANDRÉ, *prenant le manuscrit.*

Oui, c'est lui! c'est lui-même,
Trouvé, voilà deux ans, par moi, dans un couvent
Lointain, perdu là-bas au fond de la Bohême,
En un cloître en ruine où s'engouffrait le vent,
Sous un amas poudreux de parchemins sans gloire...
Trouvé! lui! Tout d'abord je refusais d'y croire...
Le rêve était si beau que je doutais encor!
Tremblant comme un avare au contact de son or,
Fiévreusement, sitôt rentré dans ma demeure,
En ce profond silence où je me recueillais,
Oubliant tout, le jour, la nuit, oubliant l'heure,
Je voulus m'assurer, l'âme sur ces feuillets,
Si c'était bien le vrai manuscrit de la Sainte...

Feuilletant fiévreusement le manuscrit.

Plus de doute bientôt! Tout : la date, l'empreinte
Du cachet... l'écriture enfin, lourde, contrainte...
Hilda, mon ennemie, a tracé de sa main
Ces mots mystérieux, là, sur ce parchemin...
Ah! les lire, ces mots! Connaître la pensée
Que la vierge maudite eut en les écrivant...
A l'œuvre! A l'œuvre! Allons, Maître, on te dit savant...
Cherche! et si ton savoir n'est point billevesée,
Dussent tes yeux se fondre en ta tête embrasée,
Dût ton corps s'épuiser, cherche, cherche, elle est là
Peut-être, la vengeance! — A l'œuvre! trouve-la!

Il s'assoit, accablé, tenant toujours le manuscrit.

ÉLISABETH.

Et c'est ce dur labeur, ces veilles obstinées,
Cet effort incessant qui, depuis deux années,
Vous clouèrent ici comme en une prison?

MAITRE ANDRÉ.

Va! j'ai cru bien souvent y perdre la raison...

Montrant le manuscrit.

Trente feuillets au plus... mais presque à chaque ligne
Des jours, des jours entiers sur un mot, sur un signe!
Une crainte assiégeait mon cerveau surmené :
Mourir, mourir avant le travail terminé...
Crainte vaine! A présent mon œuvre est achevée...

Se redressant, la main sur le manuscrit.

Et je finis ma tâche — ô vengeance rêvée! —
Le jour de Sainte Hilda, le jour de tous connu,
Où chaque année, à peine octobre revenu,
Dans notre ville et dans le pays de Hongrie,
Les cloches font vibrer leur concert ingénu;
Et les processions, sur leur route fleurie,

Devant l'antique châsse en émail cloisonné,
Courbent le front de tout un peuple prosterné!

Menaçant, le poing tendu vers le fond. Carillon de cloches.

Sonnez, cloches, sonnez! le vieillard solitaire,
Dès qu'il aura parlé, saura vous faire taire!

ÉLISABETH, *tremblante.*

O père! la terreur envahit mon esprit...
Dites, que contient-il enfin, ce manuscrit?

Maître André va vers le manuscrit, prêt à parler; puis s'arrête en entendant le chœur.

CHŒUR, *dans le lointain, se rapprochant peu à peu.*

Fêtons notre Sainte chérie,
La vierge aux cheveux d'or filé,
Qui sous l'étendard étoilé
Jadis a sauvé la patrie...
Gloire à notre Sainte chérie!

Musique de scène qui, commençant aussitôt que le chœur cesse, dure jusqu'à la fin du tableau.

ÉLISABETH.

A ce peuple croyant que pourrez-vous, mon père,
Dire, pour l'empêcher de croire?

MAITRE ANDRÉ.

Je dirai
Que la sublime Hilda, la Sainte qu'on révère,
Et dont le nom si noble est partout vénéré,
Hilda, la vierge pure, intacte, immaculée,
Par un indigne amour soudainement troublée,
Pour les envahisseurs quittant les envahis,
Au lieu de le servir a trahi son pays...

ÉLISABETH, *terrifiée d'étonnement.*

Hilda?...

MAITRE ANDRÉ, s'animant, avec une ironie croissante.

Je leur dirai que de toute sa gloire
Rien n'est vrai, mon enfant, non, rien ; fausse l'histoire
De sa mort poétique, un matin de printemps,
Parmi les fleurs, dans la fraîcheur de ses vingt ans ;
Fausse sa chasteté, sa candeur et sa grâce ;
Faux les restes sacrés conservés dans sa châsse ;
Fausse enfin la légende entière, entends-tu bien ?
Du célèbre miracle il ne restera rien !
Rien du torrent fameux que sa main étendue
Fit brusquement jaillir de la montagne ardue,
Et qui, sur l'ennemi presque victorieux,
Précipitant l'horreur de ses flots furieux,
Transforma le triomphe en déroute complète ;
Rien de l'ange du ciel qui, planant sur la tête
De la Sainte, baisa son front, puis s'envola...
Rêves ! illusions ! mensonges, tout cela !
On apprendra par moi (j'en frémis d'allégresse !)
Que la vierge était femme, et la femme traîtresse...
Et, si des obstinés me refusent crédit,

Élevant le manuscrit à deux mains au-dessus de sa tête.

Je leur dirai : « Voyez ! elle-même l'a dit ! »

CHŒUR, au lointain.

Fêtons Hilda, la vierge pure,
Qui recueille les indigents
Et réchauffe les pauvres gens,
Transis de faim et de froidure...
Fêtons Hilda, la vierge pure !

Musique lointaine jusqu'à la fin du tableau.

MAITRE ANDRÉ.

C'est l'heure, n'est-ce pas, où se font les apprêts
De la procession ? Où les prêtres vont prendre
La châsse dans l'église ?

ÉLISABETH.

Oui, père ; et puis après,
Le cortège, suivant les rites, va se rendre,
En longeant les remparts, jusqu'au grand reposoir
Dressé près du donjon...

MAITRE ANDRÉ.

Eh bien ! je veux la voir
Une dernière fois, cette insolente fête...
Hilda, ta fausse gloire aujourd'hui touche au faîte...
Je veux, pour bien sentir ma force et m'en griser,
Voir ta puissance en face avant de la briser !

A Élisabeth, lui donnant la transcription du manuscrit.

Toi ! lis, lis mon travail : tu sauras quelle femme
Fut celle pour qui monte au ciel ce chant sacré ;
Oui ! tu verras comment tout un peuple égaré
A, depuis six cents ans, suivi ce culte infâme !

Maître André, sur le pas de la porte, menaçant.

Allez, ô pauvres fous ! tout le long du chemin
Vous chantez aujourd'hui... Vous vous tairez demain !

Il sort.

Élisabeth, effrayée, tend la main vers la copie du manuscrit, hésite un moment, puis, résolument, s'assied dans le fauteuil de Maître André et se met à lire. La musique lointaine continue de plus en plus atténuée. — Rideau.

ACTE DEUXIÈME

Une esplanade sur les vieux remparts de la ville. A gauche, table en plein vent et gros tonneaux de bière entourés de feuillage. Autre table à droite, premier plan. Au fond, tour en ruine devant laquelle on a dressé un reposoir fleuri qui entoure la statue de Sainte Hilda, représentée debout, les mains croisées sur la poitrine. Devant la statue : ex-voto, couronnes, cierges allumés. A droite, deuxième plan, haute porte avec herse levée. A gauche, au fond, chemin de ronde, longeant les remparts et s'élevant par larges marches de pierre. Au lointain, vue sur la ville et la campagne. Teintes d'automne commençant.

Au lever du rideau, des bourgeois achèvent la décoration du reposoir. D'autres bourgeois boivent et causent, assis à la table de droite ; des paysans, à la table de gauche, jouent aux dés. Mouvement général. Aux pieds de la statue, pèlerins en prière. De temps en temps, pendant toute la durée de l'acte, carillon joyeux de cloches.

SCÈNE PREMIÈRE

BOURGEOIS, JEUNES FILLES, PÈLERINS, MENDIANTS. PAYSANS, puis ÉTUDIANTS.

Musique de scène.

PREMIER BOURGEOIS, venant du reposoir.

Ça, voilà la besogne faite
Et le reposoir terminé...

DEUXIÈME BOURGEOIS, plus âgé, s'essuyant le front.

Par saint Jean, nous avons peiné
Mais la Sainte aura belle fête!

PREMIER BOURGEOIS.

Oui, compère, et beau temps aussi!
Hier, j'étais en grand souci;
Je craignais pluie ou vent d'orage...
Mais ce matin, ciel sans nuage:
Pour la Sainte, il s'est éclairci.

UN MENDIANT, déguenillé, tendant la main.

Au nom de sainte Hilda!...

PREMIER BOURGEOIS.

Pauvre homme,
Tu viens de loin?

LE MENDIANT.

Je viens de Rome!

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Les gueux disent toujours cela...
Mais c'est pour la Sainte... Voilà!

Il lui donne une pièce de monnaie.
Un groupe de jeunes filles vient de gauche par le chemin de ronde. Elles portent des fleurs et des couronnes et vont les déposer devant la statue.

PREMIÈRE JEUNE FILLE.

Nous t'apportons cette couronne,
O sainte Hilda, douce patronne!

DEUXIÈME JEUNE FILLE.

Pour te fêter nous avons pris
Ces roses des buissons fleuris.

PREMIÈRE JEUNE FILLE.

Moi j'ai cueilli ces églantines
Au jardin, quand sonnaient matines...

DEUXIÈME JEUNE FILLE.

Et moi ces frais jasmins...

PREMIÈRE JEUNE FILLE.

Et moi
Ces beaux lys purs, moins purs que toi !

TOUTES ENSEMBLE, s'agenouillant après avoir déposé leurs fleurs.

Hilda, patronne bien-aimée,
Prends notre offrande parfumée !

Un groupe de pèlerins arrive de droite.

UN PÈLERIN, les précédant.

La corde aux reins et les pieds nus
Vers ton image, ô bonne vierge !
Pour y brûler un double cierge,
De très loin nous sommes venus.
En franchissant monts et vallées
Nos pieds lassés se sont meurtris...
O bonne Hilda, tu nous souris :
Nos fatigues s'en sont allées !

Ils se mettent en prières.

PREMIER BOURGEOIS, montrant Bertha, jeune paysanne très pauvrement vêtue, tenant un tout petit enfant qui marche à peine et suivie de son

Vois là-bas, avec son enfant,
Compère, cette pauvre femme...

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Ils n'osent marcher plus avant...
Allant à eux.
N'ayez peur... Elle est bonne dame

Notre Sainte... Avancez un peu...
On s'en vient ici pour un vœu ?

BERTHA, *timide.*

Non... pas un vœu...

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Pour une offrande ?

BERTHA, *montrant ses pauvres vêtements.*

Hélas !

PREMIER BOURGEOIS.

Alors, c'est pour prier ?

BERTHA, *avec ferveur.*

Oui ! prier... la remercier
De tout cœur, pour sa bonté grande !

Aux bourgeois, montrant son petit enfant.

Le cher et tendre enfantelet
Que je nourrissais de mon lait,
Là-bas, dans notre humble demeure,
Un jour devint pâle et pleura...
Un mal subit se déclara
Qui pouvait l'emporter sur l'heure.
Et je pleurai... La mère pleure
Quand l'enfant la met en souci...
Mon pauvre homme pleurait aussi
Assis dans un coin de la chambre...
Et nous étions en plein décembre,
Et si pauvres, n'ayant plus rien
Qu'un agneau qu'il nous fallut vendre...
Et que l'on ne vendit pas bien !
Chaque jour plus maigre et plus blême,
Le pauvre petit s'en allait,

S'en allait, ne voulant plus même
Boire une goutte de mon lait!
Nous perdions espoir et courage...
Quand, un soir, une vieille image
De la Sainte, clouée au mur
De la noire et triste chaumière,
M'apparut comme un coin d'azur,
Une auréole de lumière...
Je me mis à genoux, je dis
En pleine et sincère tendresse
Une prière à son adresse...
Elle s'en fut au Paradis
Tout droit, car la nuit fut plus douce,
Plus doux les lendemains aussi;
L'enfant se remit sans secousse...
O bonne Sainte, le voici!

Elle tourne l'enfant vers la statue de la Sainte.

Vois comme il est beau, frais et rose!
Vois!... il te sourit gentiment...
Hélas! en mon grand dénûment,
Je ne puis t'offrir autre chose
Que le clair regard de ses yeux...
Mais c'est ce que j'aime le mieux!

Elle remonte et se met en prières devant la statue de la Sainte.

TOUS LES GENS, agenouillés, ensemble.

Nous t'adorons à deux genoux,
Bonne Sainte, veille sur nous!

Fin de la musique de scène.

DEUXIÈME BOURGEOIS, à un autre bourgeois.

Compère, ma tête est chenue...
Je suis vieux, bien vieux... et pourtant
De ma vie oncques ne vit tant
De foule en la ville venue
Pour rendre hommage à notre Hilda...

PREMIER BOURGEOIS.

Jamais on ne lui demanda
Sans l'obtenir, la moindre grâce...

DEUXIÈME BOURGEOIS, riant.

Oui-dà! La louange dépasse
La vérité de quelque peu...
Souventes fois elle sommeille,
La bonne Sainte; et plus d'un vœu
N'arrive pas à son oreille!

PREMIER BOURGEOIS, avec douceur.

Oui, sa bonté peut s'égarer
Et décevoir quelque espérance...
Mais on espère!... et la souffrance
S'allège à qui sait espérer!

UN GROUPE D'ÉTUDIANTS, arrivant joyeusement par le chemin de ronde.

Musique de scène.

Holà! Ho! Place!

PREMIER ÉTUDIANT.

A cette table!

Ils s'attablent à droite, bousculant les joueurs de dés et appelant.

Hé! la servante!

DEUXIÈME ÉTUDIANT.

Hé! l'hôtelier!

On leur verse à boire.

PREMIER ÉTUDIANT, levant son verre du côté de la statue.

La bonne Sainte est charitable!
Elle pardonne à l'écolier
Qui gaîment, le poing sur la hanche,
Au lieu d'un cierge en cire blanche,

Tenant un verre de vin vieux,
L'honore autant... et même mieux!

DEUXIÈME ÉTUDIANT, levant son verre.

Gloire à notre sainte patronne!

LE MENDIANT, repassant de nouveau.

Au nom d'Hilda, la charité!

DEUXIÈME ÉTUDIANT, riant.

Prenant Hilda pour chaperonne,
Le gueux est sûr d'être écouté...
Attrape!

PREMIER ÉTUDIANT, lui donnant à son tour ainsi que les autres.

Attrape! Et bénis celle
Qui fait s'ouvrir notre escarcelle
Pour un larron!

LE MENDIANT.

Un larron, moi!
Je viens de Rome, sur ma foi!

Vivement, comptant son argent.

Six deniers blancs!... Vive la Sainte!

Il remonte.

PREMIER BOURGEOIS, montrant le chemin de ronde à Bertha.

Oui, le cortège suit l'enceinte
De la ville, restez ici.

BERTHA, saluant.

Merci, mon bon sire, merci!

SCÈNE II

LES MÊMES, plus MAITRE ANDRÉ, arrivant lentement par le chemin de ronde; puis ensuite OLIVIER, SIMON, ÉTIENNE et MYRTHA.

PREMIER BOURGEOIS, l'apercevant.

Par saint Pierre, ai-je la berlue?
Cet homme là-bas qu'on salue
Et qui vient à nous... Maître André!

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Le savant?...

PREMIER BOURGEOIS.

Oui!

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Voilà peut-être
Un an qu'on ne le vit paraître...
Il vivait chez lui retiré
Ainsi qu'un rat...

PREMIER BOURGEOIS.

Il nous prépare
Sans doute quelque ouvrage rare...

DEUXIÈME BOURGEOIS.

C'est un homme docte!

TROISIÈME BOURGEOIS.

En effet...

Montrant les étudiants qui vont à la rencontre de Maître André.

Voyez, que d'honneurs on lui fait!

LES ÉTUDIANTS, allant au devant de Maître André.

Vivat! Vivat!

PREMIER ÉTUDIANT, le précédant.

Vite! une place
Pour Maître André!

DEUXIÈME ÉTUDIANT, l'amenant à la table de gauche.

Çà! par ici...
A cette table!

DEUXIÈME ÉTUDIANT, l'amenant à celle de droite.

A celle-ci...
C'est la meilleure... Bien en face
Du reposoir...

MAITRE ANDRÉ, s'asseyant entouré des étudiants.

Très grand merci,
Mes amis!

PREMIER ÉTUDIANT.

Laissez qu'on vous voie
Après des mois, des mois entiers,
Cher maître...

DEUXIÈME ÉTUDIANT.

Et faites-nous la joie
De boire avec nous...

MAITRE ANDRÉ, tendant son verre.

Volontiers!

DEUXIÈME ÉTUDIANT, levant son verre ainsi que les autres.

A sainte Hilda, la vierge sainte!

MAITRE ANDRÉ, à part.

A sainte Hilda, moi!

Il pose son verre sur la table.

PREMIER ÉTUDIANT.

Quelle crainte
Vous retient?

MAITRE ANDRÉ.

De la crainte? Oh! non!
Mais votre Sainte a tant de gloire,
Tant de vertus, tant de renom...
Qu'on peut se dispenser d'y boire!

OLIVIER, arrivant avec Simon par le chemin de ronde.

Qui parle ainsi? Jamais assez
On ne saurait lui rendre hommage
A cette pure et blanche image
Qui nous vient des siècles passés!

MAITRE ANDRÉ, le reconnaissant.

Salut, Olivier, bon poète,
Qui sus de façon si parfaite
Chanter la Sainte et ses exploits
En... quatre mille vers, je crois?
Tâche rude!

OLIVIER, avec enthousiasme.

Tâche bénie!

A maître André.

Pourquoi cette étrange ironie
Maître? Ne comprenez-vous pas
Combien c'est chose douce à l'âme
De trouver des strophes de flamme
Pour célébrer les grands combats

Et les luttes échevelées
Où s'illustrèrent nos aïeux?
Et, parmi les cris furieux,
Parmi le fracas des mêlées,
Maître, quel tableau merveilleux
Quand l'humble fille de Hongrie,
Hilda vient, s'agenouille et prie
Pour le salut de la patrie!...
Puis soudain, son front s'éclairant
D'une inspiration céleste,
Quand elle se lève, et d'un geste
Fait jaillir les eaux du torrent!
Et pour la montrer calme et douce,
Après le combat terminé,
Naïve comme un nouveau-né
S'endormant sur son lit de mousse,
Oh! Maître! quelle joie encor
Que d'assembler en une gerbe
Fraîche, étincelante et superbe,
Une moisson de rimes d'or!

MAITRE ANDRÉ.

Soit! la légende est belle...

SIMON.

Belle?
Dites sublime, maître André!
Tout artiste en est inspiré!

MAITRE ANDRÉ, le reconnaissant.

Simon... C'est ainsi qu'on t'appelle
N'est-il pas vrai? Peintre verrier?...

SIMON.

Oui, maître...

MAITRE ANDRÉ.

Ça, bon ouvrier,
A-t-on travaillé cette année?

SIMON.

Oui, certe!... On a fait bon travail,
Rude besogne bien menée!

MAITRE ANDRÉ.

Et c'est?...

SIMON.

Un grand, un beau vitrail
Pour la chapelle latérale
De notre église cathédrale.

MAITRE ANDRÉ.

Et quel sujet nous montre-t-il,
Ton vitrail?

SIMON, *comme décrivant un vitrail.*

Par une journée
Rayonnante de fin d'avril,
Dans la campagne illuminée
Par les feux du soleil couchant,
On voit la Sainte chevauchant
Sur une blanche haquenée.
Elle va traverser un gué;
Près d'elle, un soldat fatigué
Puise de l'eau dans ses mains jointes;
Sur le ciel, rouge comme enfer,
En un hérissement de fer,
Au lointain se dressent les pointes
Des lances des bons chevaliers.
A droite, à gauche, deux piliers

Où s'enroulent en banderoles
Autour d'un chapiteau doré
Les belles et simples paroles
De la Sainte : « A bon droit, j'irai !... »

Enthousiaste.

Et dès que le soleil en joie
A travers mon vitrail flamboie,
Ces quatre mots fiers et hardis,
Vivantes lettres de lumière,
Semblent, sur les dalles de pierre,
Tomber tout droit du Paradis !

MAITRE ANDRÉ, avec doute, rêveur.

Les quatre paroles données
Pour sa devise ! quatre mots
Répétés depuis tant d'années
Par tant de menteurs, tant de sots,
Tant et tant de lèvres fanées !
Quatre mots !... Voilà si longtemps !
Qu'en peut-il demeurer encore
Quand tout change, tout s'évapore
D'un printemps à l'autre printemps
Et d'une aurore à l'autre aurore ?

Étonnement et murmure général.

SIMON.

Quel langage !

OLIVIER.

Douteriez-vous
Qu'au moment de se mettre en route
La Sainte ait dit...

PREMIER ÉTUDIANT.

Un pareil doute
Venant de vous, nous trouble tous...

DEUXIÈME ÉTUDIANT.

Parlez...

PREMIER BOURGEOIS, vivement.

Ce serait un blasphème!

DEUXIÈME ÉTUDIANT.

Ce que l'on nous a raconté
De la Sainte que chacun aime
Peut-il donc être contesté ?
Sainte Hilda...

ÉTIENNE, jeune soldat, venant du fond, tenant la taille de Myrtha, sa fiancée, à haute voix.

Qu'elle soit bénie
La bonne Sainte aux cheveux d'or!
C'est à sa tendresse infinie
Que je dois de pouvoir encor
Sentir ta tête parfumée
Sur mon sein, ô ma bien-aimée!

Il serre la jeune fille contre lui et la baise au front.

MYRTHA, avec tendresse, à Étienne.

C'est elle qui t'a conservé
A l'amour de ta fiancée
Et la sombre angoisse est passée...
C'est bien toi, je n'ai point rêvé!

MAITRE ANDRÉ, au jeune soldat.

Étienne, n'est-ce pas ?

ÉTIENNE.

Oui, Maître,
Que vous avez vu tout petit

Et qui, voilà deux ans, partit
Pour faire la guerre, en bon reître !
D'hier seulement revenu
Après mainte et mainte bataille...

Montrant son front.

Rapportant là certaine entaille
Qui lui mit la cervelle à nu !

Musique de scène.

MYRTHA, à Maître André.

Dans la grande nuit désolée
Il gisait, après la mêlée,
Parmi les morts, à demi-mort.
En un suprême et long effort
Il mit sa lèvre desséchée
Sur cette médaille en or fin
Qu'à son cou j'avais attachée...

Elle montre la médaille.

Alors, — ô miracle divin ! —
Il vit, blanche sous ses longs voiles,
Le front tout couronné d'étoiles
La bonne Sainte, lentement
Descendre du haut firmament
Et, glissant par les étendues,
Venir à lui, les mains tendues...

ÉTIENNE, continuant.

Un souffle pur, délicieux,
Passa sur mon front, sur mes yeux...

Se tournant vers Myrtha.

Je crus revoir les traits fidèles
De ma mie, au regard charmant...
Puis bientôt, très suavement,
Je m'endormis dans un bruit d'ailes...

MYRTHA, reprenant.

Et quand l'aube parut au ciel
Pâle comme un rayon de miel
Et fraîche comme la rosée,
La blessure de mon ami
Qui doucement avait dormi
Était déjà cicatrisée.

Ils se regardent tendrement. La musique cesse.

MAITRE ANDRÉ, railleur.

Très grand miracle en vérité!

ÉTIENNE, affirmatif.

Tout fut comme je l'ai conté,
Maître André! J'ai vu le prodige...

MAITRE ANDRÉ.

Ou cru le voir...

ÉTIENNE, vivement.

Non! non! vous dis-je!
J'ai vu son beau front radieux...

MAITRE ANDRÉ.

La fièvre avait troublé tes yeux!...

ÉTIENNE.

J'ai vu ses mains longues et lisses
Ouvertes comme des calices...

MAITRE ANDRÉ.

C'était la lune, astre trompeur
Qui colorait quelque vapeur
Et te leurrait d'un vain mirage!

Murmures de la foule.

ÉTIENNE, éclatant.

Maître!... vous nous faites outrage!

SIMON.

Et vous faites outrage aussi
A la bonne Sainte!

LES ÉTUDIANTS.

Non!

LES BOURGEOIS.

Si!

ÉTIENNE.

C'est un sacrilège!

SIMON.

Une honte!

Mouvement général. La foule, agenouillée au fond, s'est levée. Simon, Étienne, tous enfin, menacent Maître André. Les étudiants et Olivier seuls l'entourent.

MAITRE ANDRÉ, calme.

Amis, votre injure est bien prompte!
Si je parlais...

LES ÉTUDIANTS.

Parlez!

LA FOULE.

Non! non!

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Il a perdu toute raison!

PREMIER ÉTUDIANT.

Qui sait? Il faut d'abord l'entendre!

DEUXIÈME ÉTUDIANT.

La Science a des droits sacrés...
Qu'il parle!

LA FOULE.

Non!

PREMIER ÉTUDIANT.

Vous parlerez,
Maître! nous saurons vous défendre!

SIMON.

Pourra-t-il nous prouver jamais
Par des mots?...

MAITRE ANDRÉ, se redressant.

Des mots?... Non, des faits!

OLIVIER, de très près, à Maître André, avec chaleur.

Maître, au nom de ma fiancée,
De Lisbeth, que vous aimez tant,
Ne bravez pas, en l'irritant,
Toute cette foule offensée!
O mon cher Maître, calmez-vous!
Craignez que le ciel en courroux
Ne vous entende et ne la venge,
La douce Sainte au regard d'ange,
Qui vous contemple de là-bas!

Il montre la statue.

MAITRE ANDRÉ, ironique, croisant les bras et regardant la statue.

Elle? Je la regarde en face
Et sans crainte! Quoi que je fasse,
Le Ciel ne la vengera pas...
Car au Ciel elle n'a point place!

Grand mouvement dans la foule. Musique de scène jusqu'à la fin du tableau.

SIMON.

Quel blasphème a-t-il proféré!

PREMIER BOURGEOIS.

Anathème sur Maître André!

LA FOULE, menaçante.

Anathème!... A mort!... Sus au traître!

PREMIER ÉTUDIANT, bas, à Maître André.

Fuyez, de grâce!

DEUXIÈME ÉTUDIANT, de même.

Fuyez, maître!

LA FOULE, de plus en plus menaçante.

Sus au traître! Il a blasphémé
Le nom d'Hilda!... Mort à l'infâme!

MAITRE ANDRÉ.

Votre sainte n'est qu'une femme!

LA FOULE.

Anathème!

MAITRE ANDRÉ.

Ce nom aimé
Qui courbe vos fronts jusqu'à terre;
Ce nom qu'entoure le mystère
De tout un passé merveilleux;
Ce nom qu'adoraient nos aïeux
Et que chérit votre tendresse,
Ce ncm — j'en atteste les cieux —
N'est que le nom d'une traîtresse!

Il monte vivement, menaçant, vers la statue.

LA FOULE, le suivant.

Une traîtresse!

ANDRÉ, se retournant, à la foule.

J'ai dit vrai!
Sur mon âme, je vous le jure!

PREMIER BOURGEOIS.

Prouve-le donc!

MAITRE ANDRÉ.

La preuve sûre
Tantôt je vous la donnerai!

SIMON.

Il ment! A mort, le sacrilège!

LA FOULE, menaçante.

A mort! A mort!

Tout à coup, sur la gauche, le chant pieux du premier acte se fait entendre et se rapproche peu à peu. La foule s'arrête, indécise.

ÉTIENNE.

C'est le cortège
Qui de la cathédrale sort
Et vient à nous...

LA FOULE, reprenant son mouvement offensif.

A mort! à mort!

ÉTIENNE, tirant son épée.

Plus de pitié!

OLIVIER, les apaisant.

Plus de colère!
La bonne Sainte ne tolère

Aucune haine dans les cœurs !
En ce rayonnant jour de fête
Oublions toute offense faite,
Oublions les propos moqueurs
Comme elle-même les oublie...

Montrant Maître André.

Et pardonnons à sa folie !

MAITRE ANDRÉ, **redescendant à travers la foule qui s'écarte sur son passage avec horreur.**

Va ! va ! Pauvre peuple aveuglé
Quand je t'aurai tout révélé
Tu partageras ma démence !

PREMIER BOURGEOIS.

C'est le défilé qui commence
A genoux, amis, à genoux !

LA FOULE, **se prosternant.**

Bonne Sainte ! veille sur nous !

Par le chemin de ronde, paraît la procession. Évêques, prêtres, pèlerins, enfants de chœur. Châsse portée par des lévites, bannières, etc.

CHŒUR

Fêtons Hilda, la vierge pure
Qui recueille les indigents
Et réchauffe les pauvres gens
Transis de faim et de froidure...
Fêtons Hilda, la vierge pure !

MAITRE ANDRÉ, **seul, debout, à droite, derrière tout le peuple prosterné tendant le poing vers la procession et parlant pendant que le chœur chante.**

De ta gloire enfin dissipée
Hilda, c'est le dernier rayon !

Je détruirai l'illusion
De ton insolente épopée...
Et cette bannière usurpée
Bientôt ne sera qu'un haillon !

Rideau.

ACTE TROISIÈME

Même décor qu'au premier acte

SCÈNE PREMIÈRE

ÉLISABETH, MAITRE ANDRÉ

ÉLISABETH, lisant dans la même position qu'à la fin du premier acte, aperçoit son père qui entre, se lève vivement.

Mon père...

MAITRE ANDRÉ, l'embrassant.

Mon enfant!... Oui, c'est moi qui reviens...

ÉLISABETH, tombant dans ses bras et pleurant.

Oh ! mon père!...

MAITRE ANDRÉ.

Pourquoi ces pleurs, fille chérie ?
Parle... ouvre-moi ton cœur... tes chagrins sont les miens...
Je veux les partager... Ah ! parle, je t'en prie !

ÉLISABETH, très troublée, montrant la table de travail.

Ne devinez-vous pas ? J'ai tout lu, tout appris...
Et dès les premiers mots par votre main transcrits,
J'ai cru mourir... Hilda ! quelle honte suprême !

MAITRE ANDRÉ.

Ma Lisbeth !

ÉLISABETH.

Ah ! pourquoi m'avoir ouvert les yeux ?
Pourquoi ?

MAITRE ANDRÉ.

Pour dissiper un mensonge odieux,
Un impudent mensonge... insulte à Dieu lui-même !

Il s'assied à droite.

ÉLISABETH, avec élan.

Ah ! comme à ce mensonge, à ce divin poème
Fier comme un cri de guerre et pur comme un printemps
Il était doux de croire... et depuis si longtemps !
O mon père, songez qu'en ma petite enfance,
Dès que j'ai pu parler, je l'ai balbutié
Ce nom de sainte Hilda, nom d'amour, de pitié,
Et que douter de lui me semblait une offense
Si grande, que le ciel vous en eût foudroyé !
Et voilà tout à coup votre science amère
— Car elle est infaillible, hélas ! je le sais bien ! —
Qui fait tomber les ailes d'or de ma chimère...
De la Sainte adorée il ne reste plus rien !
Ne vous étonnez pas, mon père, que je pleure...
Quand instruite par vous, j'ai compris tout à l'heure
La sèche vérité dans toute sa rigueur,
J'ai senti, sous un vent de tristesse glacée,
S'effeuiller brusquement ma croyance passée...
Et c'était comme un lys qui mourait dans mon cœur !

Elle tombe à genoux, accablée.

MAITRE ANDRÉ.

Je comprends ta souffrance, enfant, et je déplore
La rougeur dont ton front bien aimé se colore,
Les larmes dont tes yeux si chers se sont voilés ;
Mais ces soucis d'un jour seront vite envolés
Et se dissiperont, pareils à la rosée
Qui monte dans l'azur, par le soleil baisée.
Tu souffres de la fin d'un rêve qui berça
En ses illusions ton enfance trompée ;
C'est la réalité, moi, qui me terrassa,
Et dans mon cœur saignant tremble encor son épée !

S'animant.

Mais le jour vient enfin, que dis-je ? le moment
Où je vais me venger de la Sainte maudite
Qui me prit mon bonheur... et mon cœur bat plus vite...
Et dans mon être entier c'est un frémissement !

Il se lève.

ÉLISABETH.

Quoi, vous voulez toujours ?...

MAITRE ANDRÉ.

Plus que jamais ! ma haine
Se double maintenant d'un devoir...

ÉLISABETH.

Un devoir ?

MAITRE ANDRÉ.

Tout à l'heure, là-bas, devant le reposoir
On m'insulta... je veux, je dois leur faire voir
Que ma parole est sûre et ma raison certaine !

Montrant le fond.

Dans peu d'instants, chantant la dernière oraison,
Pour rapporter la châsse au caveau de la Sainte,

Lisbeth, ils vont passer devant notre maison.
J'attendrai sur le seuil, sans colère et sans crainte,
Et dès qu'ils paraîtront : « Mes frères, me voilà !
J'ai dit que sainte Hilda, la vierge que l'on prie,
Fut une femme, et femme, a trahi la patrie,
Et vous m'en demandez une preuve ?...

Tendant la main vers le manuscrit.

Elle est là ! »

ÉLISABETH, *éclatant.*

Oh ! père ! par pitié, ne dites pas cela !
Ne brisez pas ce rêve en leur âme inquiète...

MAITRE ANDRÉ.

C'est de rêves brisés que la Science est faite !

ÉLISABETH, *avec élan.*

La Science !... Empêcher tout un peuple d'aimer,
De croire, de prier... Je ne puis exprimer
Ce que j'ai dans le cœur, tant mon esprit s'égare...
Mais je sens — oui, je sens que votre œuvre est barbare,
Que pour une vengeance étroite, vous allez
Arracher une joie à ces cœurs désolés !
Ah ! dussé-je manquer, père, au respect suprême
Que je vous dois, je veux vous sauver de vous-même
Et ces feuillets maudits, je vais...

Elle tend la main vers le manuscrit.

MAITRE ANDRÉ, *l'arrêtant et la prenant doucement sur ses genoux.*

Arrête, enfant !
Arrête ! Comprends donc qu'elle est notre ennemie,
Cette Hilda ! que son culte indigne et triomphant
Nous a pris l'être cher que j'appelais ma mie,
Ta mère, enfin, ta mère, ange du ciel venu
Que tu n'as pu chérir, que tu n'as pas connu !

Ah ! si tu l'avais pu, comme moi, voir, entendre
A ses derniers moments ! Lorsque d'une voix tendre
Et si douce et si frêle et voilée à moitié,
Elle disait sans cesse : « Oh ! sainte Hilda ! Pitié !
Laisse-moi vivre, ô bonne Sainte ! Grâce ! Grâce !
Et je ferai brûler chaque jour de Noël
Douze cierges luisants devant l'or de ta châsse...
Laisse-moi vivre encor, bonne Sainte du ciel !... »
Rien, rien n'a pu fléchir l'infâme, la traîtresse !

ÉLISABETH.

Mais, puisque vous parlez de pitié, de tendresse,
Qui vous dit que là-haut celle que vous aimez
Approuve les projets que vous avez formés ?

MAITRE ANDRÉ.

Ma mie est avec moi, j'en ai la conscience !
J'agis à son désir, en ma pleine raison,
Fort d'une vérité qu'éclaire la Science...
Et je suis approuvé par l'absente !

ÉLISABETH, avec force.

Non ! non !

Les yeux au ciel, les mains croisées, comme en extase.

O mère, mère sainte, inconnue adorée
Que mon regard ignore et que mon cœur chérit ;
Douce brebis du ciel en son bercail rentrée,
Ange aux cheveux d'or pur dont la bonté sourit ;
O mère, que parfois j'ai senti dans mes rêves
M'effleurer en passant d'un vol silencieux
Et laisser sur mon front des caresses si brèves
Que le rire et les pleurs se mêlaient dans mes yeux ;
O mère, dis-le-lui que le ciel se refuse
En cette œuvre néfaste à lui prêter appui,
Que cette haine aveugle et farouche l'abuse
Si tu l'aimas jamais, dis-le-lui, dis-le-lui !

MAITRE ANDRÉ.

Ma pauvre enfant ! En vain ta prière l'appelle...
Aux cris désespérés qui montent d'ici-bas
Le ciel à tout jamais reste sourd et rebelle...
Les morts les plus aimés ne nous entendent pas !

ÉLISABETH, *d'une voix grave et lente.*

Qu'en savez-vous, mon père ? Et qui peut, en ce monde,
Si savant qu'il paraisse et si bien inspiré,
Des mystères lointains percer la nuit profonde
Et pénétrer vivant dans l'inconnu sacré ?
Oui, vous pouvez douter, douter de bien des choses,
N'admettre les effets qu'en remontant aux causes...

Montrant le ciel.

Mais le domaine est grand qui vous reste fermé,
Mystérieux domaine où l'âme pure et libre
De tous liens humains, monte, s'exalte et vibre
Délicieusement, auprès d'un être aimé !

S'exaltant de plus en plus. Musique de scène très douce.

Quand, vers nos morts chéris, nos cœurs, nos bras se tendent,
Je crois, moi, qu'ils nous voient, je crois qu'ils nous entendent,
Et que, par un mystère encor non dévoilé,
Ils descendent parfois du grand ciel étoilé;
Je crois qu'en les priant avec notre âme entière
Nous les faisons franchir la divine frontière
Et qu'ils viennent à nous, à nous, tout près de nous...

Elle reste les yeux au ciel, immobile, en extase.

MAITRE ANDRÉ.

O Lisbeth ! ma Lisbeth ! Quelle étrange folie !

Lui prenant les mains.

Tes mains tremblent, enfant... Ta figure est pâlie...
Reviens à la raison...

ÉLISABETH, les yeux toujours fixes, se mettant à genoux.

Père... père... à genoux !
A genoux près de moi !

MAITRE ANDRÉ.

Ma fille...

La scène s'est assombrie peu à peu ; au fond à droite, un coin de muraille s'éclaire ; la forme de Jeanne apparaît, indécise et vague d'abord, puis se précisant peu à peu.

ÉLISABETH, à genoux, les mains jointes.

Oui !... C'est bien elle...
Elle vient... elle est là... Je la vois... qu'elle est belle !...
Comme un ange du ciel elle semble voler...
Sa forme se précise et s'accentue encore...
Voilà son front charmant... Voilà ses yeux d'aurore...
Père... elle nous sourit... Père... elle va parler...

MAITRE ANDRÉ, très ému.

Lisbeth !...

ÉLISABETH.

A mon appel je sens qu'elle est venue...
O mère, je te vois, chère, chère inconnue...
C'est toi... C'est bien ainsi que je te rêvais... toi !

Ils restent tous les deux à l'avant-scène, à genoux, enlacés l'un à l'autre, en extase, tournés vers l'apparition.

L'APPARITION DE JEANNE, d'une voix tendre et un peu monotone, comme venant de très loin.

Je viens du pays lointain du mystère
Où depuis vingt ans j'erre loin de vous...

ÉLISABETH.

Père ? entends-tu ?

MAITRE ANDRÉ.

J'entends !

L'APPARITION.

...Je viens à l'appel, à l'appel si doux
Qui s'élève à moi de la triste terre.

MAITRE ANDRÉ.

Ma Jeanne, parle-moi !

L'APPARITION, continuant.

... O mes deux aimés, je viens à vous telle
Que je fus jadis lorsque j'ai quitté
Les mornes vallons de l'humanité
Où me retenait ma forme mortelle...

Je viens, connaissant les secrets sans nombre
Que la mort révèle aux hommes chétifs
Et dont leurs regards bornés et craintifs
Cherchent vainement à pénétrer l'ombre...

Je viens et te dis : O fille adorée,
Que mes yeux jadis ne virent qu'un jour,
Mais que d'un profond et céleste amour,
Mon âme a depuis ce jour entourée...

Ma fille, ta voix où je te sens toute,
A parlé tantôt comme il convenait,
Car le Ciel se ferme à tout ce qui hait
Et la Bonté seule en connaît la route.

Et toi, mon seul bien quand j'étais au monde,
Époux, cher époux que tant je pleurai,
Crois-m'en : le secret de tous ignoré
Ne doit pas sortir de la nuit profonde.

Le bonheur humain est fait de mensonges
Qui rendent à tous les chagrins moins lourds...
Que sombre serait la trame des jours
Si Dieu n'y mêlait le fil d'or des songes !

Impure peut-être, elle est fraîche, en somme,
La source où leurs cœurs viennent s'abreuver...
Et nul n'a le droit cruel d'enlever
Sans la remplacer la croyance à l'homme !

Ne te venge pas de m'avoir perdue
Alors que l'exil est près de finir,
Et que les destins vont nous réunir
Pour des temps dont nul ne sait l'étendue

Et pendant le peu qui te reste à vivre
Ne fais pas germer le mal après toi
En leur enlevant cette antique foi
Dont l'illusion tendre les enivre !

Chers êtres aimés, ma tâche est finie.
J'ai pu vous parler, j'ai pu vous revoir...
Je dois regagner dans le grand ciel noir
Le séjour de paix, de paix infinie...

D'une voix de plus en plus éteinte; l'apparition s'efface peu à peu.

Adieu... je vous quitte, hélas ! et je pleure...
Adieu... Mon cœur saigne en disant adieu...
O mes deux aimés, là-haut, près de Dieu,
Je vous reverrai quand en viendra l'heure...

L'apparition s'efface tout à fait.

MAITRE ANDRÉ, comme sortant d'un songe.

Jeanne ! Jeanne ! Partie !...

ÉLISABETH, de même.

Ah ! rien, rien, qu'un moment
O mère ! que je voie encor ton clair visage !
Que j'entende ta voix, ô mère, être charmant
Qui m'apparais ainsi qu'une sœur du même âge !...

MAITRE ANDRÉ.

Oui ! reviens-nous encore, ô mon unique amour !
Pour qu'à ton cher aspect en mon âme renaisse
Frais comme l'aube fraîche au lever d'un beau jour,
Le souvenir béni de toute ma jeunesse !

La musique cesse, la lumière revient. Bruit de foule et voix au dehors.

Holà ! Hô ! Maître André !...

On frappe.

Qu'on ouvre !

MAITRE ANDRÉ, tristement.

Le réveil !
Que veulent-ils ?

Élisabeth se dirige vers la porte du fond et l'ouvre. Dans l'encadrement de la porte, on aperçoit la rue ensoleillée pleine d'une foule bruyante ; la châsse dorée de sainte Hilda, sur les épaules des porteurs ; plus les différents personnages ayant paru au deuxième tableau : Olivier, Simon, Étienne, les bourgeois, les étudiants, les jeunes filles, etc...

OLIVIER, entrant de quelques pas dans la maison, suivi de Simon, d'Étienne, des principaux bourgeois et étudiants, à Maître André, gravement.

Voici sous l'éclatant soleil
La châsse de la Sainte à ta porte arrêtée,
Maître ! Tu nous as dit : « Votre Sainte n'est rien !
Je vous le prouverai ! » Tout mot a sa portée
Venant d'un homme au cœur noble comme le tien.
Parle !

SIMON, après un silence.

Nous écoutons votre voix respectée
Et nous jurons de faire à votre volonté
O maître !...

OLIVIER, de même.

Nous savons de quel culte exalté
Vous avez de tout temps chéri la vérité
Parlez !

ÉTIENNE.

Oui ! nous voulons tous vous croire et vous suivre !

MAITRE ANDRÉ, très ému, en lui-même.

Jeanne ! Jeanne !

OLIVIER.

Il se tait ?

ÉTIENNE.

Dites-nous dans quel livre
Vous avez pu trouver...

Silence de Maître André.

SIMON, avec énergie.

Ah ! parlez ! ou sinon
Nous pourrons, en plein droit, en pleine conscience,
Maître, douter de vous et de votre science !

MAITRE ANDRÉ, après un silence, d'une voix basse et profonde, humble.

Doutez de ma science et vous aurez raison !

Prenant lentement le manuscrit. Musique de scène jusqu'à la fin du tableau.

J'ai cru tenir en main le manuscrit unique
De la Sainte...

Mouvement d'attention générale.

OLIVIER.

Celui dont parle la chronique?...

SIMON.

Manuscrit introuvable et vainement cherché?...

MAITRE ANDRÉ, lentement, avec effort.

Pendant près de deux ans, sur ces feuillets penché,
J'ai déchiffré ce texte étrange où chaque ligne
Me montrait sainte Hilda comme une femme indigne,
Criait sa fausse gloire et son honneur volé...
Oui, dût-on m'insulter, me maudire peut-être,
J'ai cru de mon devoir de vous faire connaître
Le mystère cruel et sombre... et j'ai parlé!
Mais quelques mots restaient non déchiffrés encore
Les derniers... que je viens de lire seulement,
Et qui prouvent — je veux qu'ici nul ne l'ignore —

Un silence. Mouvement d'attention générale.

Que rien n'est vrai, non, rien! dans tout le document!

Mouvement de joie dans la foule.

Oui! ce triste récit que je croyais sincère,
Je le dis devant tous, est œuvre mensongère,
Œuvre de lâcheté, de haine et de mépris,
Et mérite le sort des infâmes écrits!

Il va à la cheminée et d'un grand geste jette le manuscrit dans le feu.

ÉLISABETH, à part.

O joie!

OLIVIER.

Alors la Sainte?

MAITRE ANDRÉ.

Est digne de sa gloire !
Continuez d'aimer, de prier et de croire !

LA FOULE.

Honneur à sainte Hilda !

ÉLISABETH, bas, à Maître André.

Vous êtes généreux
O mon père !

MAITRE ANDRÉ, simplement.

J'ai fait comme a voulu ma mie !

Debout, rêveur, regardant le manuscrit en flammes.

Brûle !... Des jours viendront où, longtemps endormie,
La Science, éclairant tous les hommes entre eux,
Les rendra moins croyants...

ÉLISABETH, à elle-même.

Seront-ils plus heureux ?

La foule se remet en marche en chantant l'hymne de sainte Hilda. Olivier s'appuie au dossier du fauteuil où Elisabeth vient de s'asseoir et la regarde tendrement.

FIN.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 15396-7-99. — (Encre Lorilleux).

MAITRE ANDRÉ.

Est digne de sa gloire !
Continuez d'aimer, de prier et de croire !

LA FOULE.

Honneur à sainte Hilda !

ÉLISABETH, bas, à Maître André.

Vous êtes généreux
O mon père !

MAITRE ANDRÉ, simplement.

J'ai fait comme a voulu ma mie !

Debout, rêveur, regardant le manuscrit en flammes.

Brûle !... Des jours viendront où, longtemps endormie,
La Science, éclairant tous les hommes entre eux,
Les rendra moins croyants...

ÉLISABETH, à elle-même.

Seront-ils plus heureux ?

La foule se remet en marche en chantant l'hymne de sainte Hilda. Olivier s'appuie au dossier du fauteuil où Elisabeth vient de s'asseoir et la regarde tendrement.

FIN.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 15596-7-99. — (Encre Lorilleux).

MAITRE ANDRÉ.

Est digne de sa gloire !
Continuez d'aimer, de prier et de croire !

LA FOULE.

Honneur à sainte Hilda !

ÉLISABETH, bas, à Maître André.

Vous êtes généreux
O mon père !

MAITRE ANDRÉ, simplement.

J'ai fait comme a voulu ma mie !

Debout, rêveur, regardant le manuscrit en flammes.

Brûle !... Des jours viendront où, longtemps endormie,
La Science, éclairant tous les hommes entre eux,
Les rendra moins croyants...

ÉLISABETH, à elle-même.

Seront-ils plus heureux ?

La foule se remet en marche en chantant l'hymne de sainte Hilda. Olivier s'appuie au dossier du fauteuil où Elisabeth vient de s'asseoir et la regarde tendrement.

FIN.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 15596-7-99. — (Encre Lorilleux).

MAITRE ANDRÉ.

Est digne de sa gloire !
Continuez d'aimer, de prier et de croire !

LA FOULE.

Honneur à sainte Hilda !

ÉLISABETH, bas, à Maître André.

Vous êtes généreux
O mon père !

MAITRE ANDRÉ, simplement.

J'ai fait comme a voulu ma mie !

Debout, rêveur, regardant le manuscrit en flammes.

Brûle !... Des jours viendront où, longtemps endormie,
La Science, éclairant tous les hommes entre eux,
Les rendra moins croyants...

ÉLISABETH, à elle-même.

Seront-ils plus heureux ?

La foule se remet en marche en chantant l'hymne de sainte Hilda. Olivier s'appuie au dossier du fauteuil où Elisabeth vient de s'asseoir et la regarde tendrement.

FIN.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 15596-7-99. — (Encre Lorilleux).

MAITRE ANDRÉ.

Est digne de sa gloire !
Continuez d'aimer, de prier et de croire !

LA FOULE.

Honneur à sainte Hilda !

ÉLISABETH, bas, à Maître André.

Vous êtes généreux
O mon père !

MAITRE ANDRÉ, simplement.

J'ai fait comme a voulu ma mie !

Debout, rêveur, regardant le manuscrit en flammes.

Brûle !... Des jours viendront où, longtemps endormie,
La Science, éclairant tous les hommes entre eux,
Les rendra moins croyants...

ÉLISABETH, à elle-même.

Seront-ils plus heureux ?

La foule se remet en marche en chantant l'hymne de sainte Hilda. Olivier s'appuie au dossier du fauteuil où Elisabeth vient de s'asseoir et la regarde tendrement.

FIN.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 15596-7-99. — (Encre Lorilleux).

